



THÉÂTRE

Adieu Ferdinand, bonjour Caubère!

Les trois derniers contes joués à l'Athénée, à Paris, achèvent trente-cinq ans d'improvisations sur la jeunesse du comédien. Reste l'artiste sans âge qui écrit debout.

Il est terrible. C'est fou comme les routes de Philippe Caubère et de Johnny Hallyday se seront croisées. Le fameux *Elle est terrible* du chanteur qui vient de mourir est dans *la Danse du diable* inaugurale du comédien. Qui a titré ses nouvelles aventures théâtrales d'un *Adieu Ferdinand* en forme d'achèvement. Achever signifie mettre un terme ou parachever, conclure. Les deux hypothèses se défendent. La nostalgie ne peut plus être ce qu'elle était durant les années où Ferdinand Faure, la créature de Caubère, ressortait régulièrement comme un diable du bénitier des conventions de sa bourgeoise de mère ou de l'usage obligé de ce qu'il nomme le théâtre des évêques.

D'entrée, pas de cadeau aux compagnons de cette longue route sentimentale ! Ce Ferdinand de retour n'attendrit pas, il n'amadou pas, il flingue. Il peut même se flinguer lui-même. Dans une scène invraisemblable dont il a le secret, hanté par le désir inassouvi d'une collègue de la

Cartoucherie dont l'anorak lui fait penser à une baleine, il lui saute dessus comme le capitaine Achab, de Melville, sur *Moby Dick* ! Mais où va-t-il chercher, se dit-on, des images pareilles ? Caubère est fantasmagorie. Et burlesque comme jamais. Mais le noir gagne sur le rose. Comme si cette couleur tendance d'époque promenait son ombre, faisant du sinistre une nouvelle veine du comique.

Il faut beaucoup de métier pour oser cette performance

Longtemps, on le sait, Ferdinand ne s'est pas couché de bonne heure. L'enfant, dans le monde fabuleux de sa chambre, sous les hurlements de sa mère, en embuscade derrière la porte, réunit de Gaulle, avec son barrissement d'éléphant, Malraux qui chevrote, Mauriac et sa voix de caverne. Mais l'enfant n'est plus là. Ni l'ado du yéyé. Ni

Le comédien est fantasmagorie.

Et burlesque

comme jamais.

Mais le noir

gagne sur le rose.

même le jeune homme qui se veut communiste et dont la mère se moque parce que son copain Robert, fils d'ouvrier, a des raisons de l'être, lui, communiste !

C'est le monde auquel les Ferdinand des années 1960 se sont cognés, que Caubère raille. Et qu'il raille méchamment. Mai 68 n'est

pas sorti de rien ! Les rêveurs du Soleil à La Cartoucherie, les heureux qui ont fait le *Molière* de Mnouchkine, présenté à Cannes, ceux qui ont traversé l'Europe en 2 CV pour jouer, encore jouer, atterrissent, un jour, pour se « *changer les idées* », dans un camp de naturistes où la première apparition a de quoi vous dégoûter du sexe : baisser la vitre de la 2 pattes pour demander son chemin, c'est avoir, sous le nez, la chose.

Le comique de Caubère se fait sarcasme. On rit jaune parce que ce gras, le gras des mœurs, le gras de l'argent, comme l'ap-



pellent les gangsters, tient le haut de l'affiche. Le betteravier du Casino de Namur tape sur la tête du fils qui perd son temps au théâtre, obsédé qu'il est, lui, le père, à compter ses hectares et ses gains. Dans cet art de la dérision, il y a un règlement de comptes. Au terme de son parcours où il a manié avec tendresse l'ironie sur les siens, le comédien solde ce que fut, et reste, le monde du « gras » qui voue un solide mépris aux maigres à la Samuel Beckett.

Pour se permettre cela, il a besoin de mobiliser toute sa puissance d'artiste. Et on découvre, un peu baba, une force peu commune qui lui permet de jongler avec l'accent à couper au couteau de la Belgique du Nord, de voyager avec un siège seul au centre de la scène, d'arborer le sourire canaille de l'ange et l'œil en coulisse de l'acteur. Il faut beaucoup de métier pour oser cette performance. Mais le métier n'est pas celui qu'on croit, rompu à toutes les vieilles ficelles. C'est le métier de sa liberté propre, forgée avec les armes de son histoire, de la traversée avec Clémence, Bruno, Ariane, le métier du réservoir inépuisable des premiers élans, des premiers rêves, des premiers délires. Pour avoir accès à cet élixir de jeunesse, Caubère, comme Faust, a passé un pacte avec le diable. Mais ce diable n'est pas celui auquel on vend son âme, c'est le diable du théâtre qui vous fait découvrir la vôtre, l'insoupçonnée. Tout recommence. Adieu Ferdinand, bonjour Caubère! ✦

CHARLES SILVESTRE

Adieu Ferdinand En alternance: *Clémence*, le Casino de Namur. Écrits, mis en scène, et joués par Philippe Caubère. L'Athénée, 7, rue Boudreau, 75009 Paris. Jusqu'au 14 janvier. Rés.: 01 53 05 19 19.



Ce Ferdinand de retour n'attendrit pas, il n'amadoue pas, il flingue. Il peut même se flinguer lui-même. Frédéric Pitchal/Divergence